
éditorial

Orient/Occident

Michel Ciment

SUR LE PLAN INTERNATIONAL, le cinéma hexagonal est à la peine. Des quatre films français en compétition au dernier festival de Cannes aucun n'a été primé. À la Mostra, un Lion d'argent est allé à Jacques Audiard mais pour son western américain et au dernier festival de Berlin, un seul film français – mais non des moindres – *Grâce à Dieu* de François Ozon brigait l'Ours d'or. Depuis plusieurs années, aucun film français ne s'est retrouvé dans la dernière liste des candidats à l'Oscar du meilleur film étranger. Dans la revue américaine *Film Comment*, seul *Un beau soleil intérieur* de Claire Denis figure dans les vingt films préférés de l'année et dans le mensuel britannique *Sight and Sound*, c'est une autre réalisatrice, Agnès Varda, qui se place parmi les vingt premiers avec *Visages, Villages*. Certes, on sait que, dans la plupart des pays, même les critiques les plus informés ne voient qu'une majorité de films hollywoodiens et nationaux, mais les festivals leur donnent l'opportunité de découvrir d'autres films étrangers. Ce désaveu donc ne cesse d'intriguer quand on sait la qualité de notre cinéma sans approuver pour autant nos gazettes pour lesquelles il produit un grand film par semaine. Les récentes nominations aux César ont permis de connaître les choix de la profession qui témoignent d'un rejet des chouchous de la presse parisienne branchée, aussi bien *Un couteau dans le cœur* de Yann Gonzalez et *Plaire, aimer et courir vite* de Christophe Honoré (tous deux en concours sur la Croisette) que *High Life* de Claire Denis. Ils furent écartés au profit de films à la fois ambitieux et originaux comme *La Douleur*, *En liberté !*, *Les Frères Sisters* ou *Jusqu'à la garde*, sur lesquels nous avons entretenu longuement nos lecteurs.

C'est à nouveau un film français qui est une des vedettes de ce numéro, *Dernier Amour*, de Benoit Jacquot, récit épuré du séjour à Londres d'un Casanova vieillissant, véritable leçon des ténèbres, à l'esthétique souveraine. Cette angoisse du temps qui fuit, si bien incarnée par Vincent Lindon, est comme l'annonce de l'écroulement d'un monde, de cette culture brillante du XVIII^e siècle qui va disparaître. Comme en écho, le *Sunset* de László Nemes est une semblable plongée dans une autre disparition, celle de l'empire austro-hongrois. Avec elle, nous assistons à l'agonie du XIX^e siècle qui s'acheva en 1914. L'auteur du *Fils de Saul* confirme son immense talent et son extraordinaire sens visuel. Lui reprocher déjà, avec son deuxième film, les constantes de son style baroque, c'est comme faire grief à Max Ophuls de ses travellings virtuoses et de ses montées d'escaliers !

L'autre pôle de ce numéro est le cinéma de l'orient extrême. Avec Jia Zhang-ke d'abord et ses *Éternels*, la figure la plus marquante du cinéma chinois contemporain succède dans nos pages à deux réalisateurs majeurs de la nouvelle génération, Hu Bo, hélas disparu après la finition de son premier film *An Elephant Sitting Still* et Bi Gan et son second film *Un grand voyage vers la nuit*, tous deux en vedette dans nos précédentes livraisons. Immense fresque désenchantée, mélange de genres, du mélodrame au film noir, *Les Éternels* est une peinture sans concession de Jia, comme celle des jeunes confrères, de la Chine du XXI^e siècle. Pour accompagner le récit foisonnant de Jia Zhang-ke, allons à la découverte des *Étendues imaginaires*, deuxième film de Yeo Siew-hua que nous avons rencontré à Singapour où travaille cet artiste fascinant de la diaspora chinoise. Repéré par Bernard Génin dans son compte rendu du festival de Locarno, où il remporta le Léopard d'or, ce film énigmatique mêle, comme beaucoup d'œuvres asiatiques, le rêve et l'imaginaire et se garde bien de nous donner des réponses. Il nous restait enfin, pour clore en beauté ce numéro orienté vers l'est, à consacrer un dossier à Lee Chang-dong dont le sublime *Burning*, on ne le dira jamais assez, fut scandaleusement absent des récompenses cannoises. Depuis près de vingt ans, nous suivons passionnément le travail d'un des plus grands metteurs en scène du cinéma d'aujourd'hui. Aux cinq entretiens que nous avons déjà publiés s'ajoute aujourd'hui une conversation floue et des textes qui nous permettent de mieux cerner la singularité de son talent.

Un essai sur Kubrick et des propos de Welles, deux de nos réalisateurs de prédilection au pessimisme lucide, accompagnent cette confrontation entre un orient et un occident cinématographiques non moins sombres sur l'état du monde et sur ce malaise dans la civilisation qu'avait si bien diagnostiqué Freud avant la guerre.